

## Aux lecteurs

Cette histoire est une pure fiction. Les protagonistes en sont entièrement imaginaires et n'ont aucune relation de près ou de loin avec des personnes existantes.

« Le carnet de Moleskine » est un drame, mais aussi un roman d'amour. Dès l'entrée, il n'y a plus qu'un seul chemin pour découvrir le secret de l'âme, en proie au vertige de la passion et au désir de possession.

## Remerciements

J'ai trouvé un soutien sans faille auprès de la communauté enthousiaste de mes amis, qui ont lu et fait de précieux commentaires. Toute ma gratitude va vers eux.

## Préambule

Denis Tavernier se trouve dans son appartement de la résidence Garibaldi dans le centre de Lyon. Toute la journée, en classant des papiers, il a pensé à ce qu'il a dans le tiroir de son bureau : « un vieux Smith & Wesson », dont la précision et la maniabilité ne sont plus à démontrer. L'arme est en parfait état, huilée et nette, comme sortie de chez l'armurier où il l'a achetée à Paris. Toute la journée, l'idée de cette arme s'est fait obsession, ce qui l'incite à être plus attentif à son travail.

« Lorsqu'elle rentrerait de vacances dans quinze jours, Clémence trouverait tout en ordre et soigneusement préparé, se dit-il. »

Mettre les choses à leur place, ne laisser à quiconque le soin d'improviser et d'interpréter, cela relève d'après lui de la plus élémentaire décence à la veille de disparaître. Mais avant d'agir, Denis a encore sa paperasserie personnelle à épurer.

Enfin, il quitte son appartement vers les dix-neuf heures. La climatisation lui avait fait oublier la canicule, et dans la rue, son cœur le lui a aussitôt rappelé. Denis est là, immobile en

se tenant à un arbre, à chercher son souffle qui se fait rare.

« Pourquoi ne suis-je pas parti avec Clémence ? Le docteur Dermagne avait raison, l'été il fait trop chaud à Lyon. »

Les louables efforts de son médecin pour faire tenir sa vieille pompe à sang sont maintenant vains.

« Ne plus devoir guérir ou se ménager, c'est déjà un soulagement, pense Denis avec un sourire amer. »

Un taxi en maraude le recueille. Dans le rétroviseur, Denis aperçoit son visage congestionné, puis le regard inquiet du chauffeur. Il lui fait signe de rouler les fenêtres ouvertes, afin qu'il puisse reprendre haleine. Le taxi va bon train à travers une ville écrasée par la chaleur. Denis n'éprouve aucun plaisir à circuler dans la nauséabonde touffeur des rues de Lyon, emplies d'une foule bigarrée sur les trottoirs.

Enfin, après avoir quitté le centre de Lyon, le taxi sort de la ville et traverse un labyrinthe d'avenues verdoyantes. C'est un quartier calme, avec de grandes villas, situé sur les hauteurs de Lyon. Denis aperçoit un restaurant, avec une fresque sculptée représentant « une petite barque ». Elle surmonte une porte ouverte sur une cour ornée d'une fontaine, où des

hommes sont attablés et mangent en bavardant. Le taxi vient de le déposer devant le restaurant « La Barque ». Il est réputé pour ses délicieux plateaux de fruits de mer.

Le garçon le guide, à sa demande, vers une table près de la fenêtre, qui donne sur la petite cour. Denis respire mieux. Il hume avec bonheur l'odeur iodée de la mer, la senteur des huîtres qui côtoient celle des pétoncles et des palourdes. Il commande une douzaine d'huîtres creuses de la côte Atlantique.

Denis desserre sa cravate. Une vague de faiblesse le submerge. Il ferme les yeux. Sa respiration ressemble à un sifflement grave. Il a du mal à respirer. Il se sert une solide rasade de vin blanc sec, un délicieux « Muscadet » bien frais. Il en avale une gorgée, qui dévoile dans sa bouche ses arômes fruités. L'ivresse lui monte à la tête et l'apaise. Les huîtres sont délicieuses et il se régale.

Dehors, Denis décide de marcher un peu. Personne ne l'attend. C'est toujours pour lui le même choc, l'activité de ses journées contraste de plus en plus avec le temps vide de ses soirées.

Denis est rentré chez lui. Fenêtre ouverte sur la nuit, il écrit quelques mots sur un « carnet de Moleskine » noir, qui lui offre une cen-

taine de pages pour une petite dizaine de jours d'existence. La lampe du bureau éclaire ses mains et les objets aux alentours. Un verre de vin l'aide à affronter les pages qui se trouvent devant lui, si nettes, si blanches, si pures d'attente.

Il lève les yeux, la lumière tamisée de la lampe atténuée le vernis du bureau. Il effleure du regard une reliure en cuir d'un livre dans la bibliothèque. Il s'agit d'un exemplaire numéroté de « L'Atlantide » de Pierre Benoît, une version de 1920, qu'il affectionne tout particulièrement. Il avale une gorgée de vin, puis revient à son carnet. Ses écrits l'ont amené au plus profond de la nuit. Il ignore l'heure. Il ne s'en soucie pas, car il se sent dans une sorte d'apesanteur intemporelle, où il est décalé par rapport à la marche ordinaire de la vie. Il regarde dans le halo de la lampe, les feuilles du carnet, qui à peine entamées lui font penser :

« Je ne sais pas trop dire pourquoi, j'ai entrepris le projet d'écrire ma vie par bribes, se dit-il. Est-ce pour tromper l'attente d'une échéance fatale ou pour me distraire de souvenirs ou pour me délivrer de ce que je n'ai jamais dit à personne ? »

Denis a dormi une dizaine d'heures. Une nuit sans rêves. Une trêve qui lui fait du bien,

pourtant il se sent légèrement nauséeux. Il serre les dents pour vaincre la sensation amère qu'il ressent. Il se lève et allume toutes les lumières pour faire plus gai. Il se précipite dans le bureau pour lire les dernières feuilles qu'il a écrites, en prenant son café.

« Ces mots, ces tâtonnements, cette embrouille de sentiments et de souvenirs, est-ce là ce que je veux exprimer ? pense-t-il. »

Chaque fois que Denis lit ces feuilles, après les avoir abandonnées, il éprouve un malaise. Il a la hantise de reprendre le fil noué de sa narration. Il a aussi la crainte de ne pouvoir la mener à terme, et puis soudain... il sent son cœur. Un bref rappel. Bref, mais aigu. Denis n'a plus la force de lever la tête, son regard va d'un pied de meuble, aux motifs du tapis. Il sent son sang se retirer de son corps et il n'a en tête qu'une seule question :

« Et si c'est maintenant que mon cœur va lâcher ? pense-t-il. »

Le malaise s'est dissipé. Il lève la tête et regarde son carnet, avec ces pages où au fil des heures et des jours, se rempliront de mots :

« Des mots à mot, des mots à mort, murmure-t-il. »

Devant sa page blanche, il sèche comme autrefois en classe où il avait sur le monde des

idées qui n'étaient pas celles des livres. Il sent un lourd embarras de mots, et il n'arrive pas à aligner une seule phrase. Il est dépossédé de lui. Il connaît ce curieux état d'abandon empreint de confusion où il erre entre ressassements et « prise sur rien ». C'est un passage à vide où il ne peut isoler une intention volontaire. Et puis, la mémoire poursuit sa course. Elle émet un rayonnement inattendu. Des images qui viennent le solliciter. Il sait maintenant que le « carnet de Moleskine » sera la confession confuse d'un homme tourmenté, qui fait le bilan de sa vie et songe à se tuer. Il sera une sorte de testament moral écrit cinquante ans après les faits.